

Correspondants à l'étranger

Introduction

ZELIA LEAL-ADGHIRNI

Professora
Universidade de Brasilia
zeliadghirni@gmail.com

GUILLAUME PINSON

Professeur
Université Laval, Québec
Guillaume.Pinson@lit.ulaval.ca

DENIS RUELLAN

Professeur
Université Paris-Sorbonne
GRIPIC
denis.ruellan@celsa.paris-sorbonne.fr



Le nouveau dossier de la revue *Sur le journalisme – About journalism – Sobre jornalismo* est consacré aux correspondants, ces journalistes délocalisés qui couvrent des actualités (politiques, sociales, culturelles...) dans un pays étranger au leur ou à celui du (ou des) média(s) pour lesquels ils travaillent. La correspondance internationale est une dimension médiatique fondamentale qui trouve sa place dès les origines. Les premières gazettes imprimées à la fin du 16^e siècle et au 17^e siècle dans les villes européennes ont été alimentées par des reprises d'informations en provenance de l'étranger. Le phénomène existait même avant l'avènement de la presse et va continuer après avec les « *nouvelles à la main* », ces correspondances particulières que diffusaient des observateurs à des clients éloignés, faisant état des mouvements politiques et culturels. Dès l'origine aussi, le journalisme est fondé par la filiation épistolaire de la correspondance : le journal publie des lettres que ses correspondants-journalistes lui envoient. Et le discours journalistique s'est beaucoup abreuvé au genre de la lettre : la chronique et l'éditorial ont longtemps été rédigés comme des formes dérivées de conversations épistolaires que les journalistes auraient avec leurs lecteurs. Les premiers reportages sur des terrains de guerre – à une époque où le genre n'était pas encore clairement fixé, en Italie

Pour citer cet article

Référence électronique

Zelia Leal-Adghirni, Guillaume Pinson, Denis Ruellan, « Correspondants à l'étranger, Introduction », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.
URL: <http://surlejournalisme.com/rev>

et Crimée dans les années 1860 – ont également été construits comme des formes de correspondances envoyées par les journalistes à leurs journaux. Mais à partir de la même époque, la pratique s’est également orientée en partie vers une forme éloignée de la lettre, plus sèche, moins personnelle, standardisée : la dépêche d’agence. Celle-ci signe l’émergence d’un phénomène essentiel de l’histoire de la circulation internationale des nouvelles : le développement des agences internationales au cours du 19^e siècle, dont les plus grandes existent toujours. Pour servir des clients multiples et pour accélérer le rythme de production et de transmission des nouvelles, la dépêche devient télégramme et perd son statut de lettre, elle se dépersonnalise.

Néanmoins, la correspondance survit et se développe. Au moment où les journaux ont basculé du côté de l’information (au début du 20^e siècle, dans la plupart des sociétés européennes et américaines), elle trouve un nouveau statut. L’activité du correspondant couvrant les pays étrangers permet aux grands journaux de constituer des réseaux fiables d’informateurs locaux afin de fournir une matière originale et de s’inscrire dans la concurrence. « De notre correspondant » est une formule que les journaux ont mis à profit pour faire valoir leurs qualités propres et attirer des lecteurs. Dès lors, des chassés-croisés se produisent au niveau international ; parfois les correspondants sont originaires du même pays que leur journal, parfois ils sont recrutés parmi les journalistes locaux du pays que le journal souhaite couvrir. L’ancrage dans le lieu couvert est une dimension importante : c’est sur le fait qu’il « baigne » dans la culture et la société couverte que le correspondant fonde une part de sa légitimité. Dès la fin du 19^e siècle, deux spécialités journalistiques s’établissent : le *reporter*, envoyé sur le théâtre d’un événement de manière ponctuelle) et le *correspondant*, installé dans une ville et/ou un pays étranger. Aujourd’hui cette organisation demeure prégnante dans les grands médias qui composent leur service Etranger ou International avec des rédacteurs spécialisés chargés de suivre une partie du monde depuis la rédaction centrale grâce aux informations fournies par les agences, un réseau de correspondants à l’étranger, et des reporters capables de partir rapidement couvrir un événement. Cette division des tâches ne concerne pas ou plus seulement le domaine politique, par exemple des médias spécialisés dans le sport ou accordant une place importante à cette rubrique peuvent aussi avoir des rédacteurs, des reporters et des correspondants à l’étranger. Si les rédacteurs spécialisés font de leur expertise d’un pays ou d’une zone géographique leur marque et leur valeur sur le marché de travail, les reporters sont généralement polyvalents et les correspondants statutaires ne restent que quelques années dans un

pays, ils rentrent ou prennent un poste dans un autre pays, sauf évidemment s’ils sont locaux.

La numérisation des contenus et des réseaux de transmission transforme le métier de correspondant. Les rédactions des grands médias accordent toujours de l’importance à la possibilité de recourir régulièrement à la plume d’un journaliste en poste à l’étranger, mais il est moins certain que le statut de cette correspondance et que sa légitimité restent inchangés en contexte numérique. L’abondance des données et des informations disponibles fragilisent le statut du correspondant, même si ce dernier peut agir comme guide sachant faire la part des choses dans les innombrables informations numériques qui circulent autour de lui. Les médias réduisent le nombre de correspondants attirés, ferment des bureaux, confient à un seul journaliste le soin de couvrir non plus un pays, mais une vaste zone continentale. Ils font aussi de plus en plus appel à des pigistes qui n’ont plus de contrat fixe, même à temps partiel, et travaillent pour plusieurs médias en même temps. Ceux-ci préfèrent désormais envoyer sur place un reporter quand l’importance d’un événement le justifie ; parfois, le correspondant pigiste devient alors le *fixeur* de l’envoyé spécial, il lui fournit les contacts et le pilote. Les médias font aussi de plus en plus appel à des journalistes nationaux pour la qualité de leurs contacts sur place et leur coût moindre car les tarifs entre locaux et expatriés diffèrent. Formés partiellement à l’étranger ou y ayant circulé assez pour connaître les attentes des médias occidentaux, connaissance augmentée par leur expérience de *fixeur* pour le compte de reporters étrangers, ces locaux occupent partiellement le marché de travail aujourd’hui, notamment en photographie et en télévision où la barrière de la langue n’est pas un obstacle à la création de contenus. Les chiffres publiés annuellement par l’organisation Reporters sans frontières témoignent de ce déplacement : les décès de journalistes en contexte de guerre sont dans leur immense majorité ceux de journalistes locaux qui travaillent notamment pour des médias étrangers.

La correspondance internationale est enfin affectée par les nouvelles formes de la communication. Désormais, certains correspondants se servent beaucoup des réseaux sociaux pour identifier des sources, vérifier une information, être alertés : très souvent, un événement n’a pas encore été saisi par les médias (y compris locaux) qu’il fait l’objet de publications brutes et de commentaires sur les réseaux. Ces outils facilitent considérablement le travail du correspondant qui s’affranchit grâce à eux du temps, des distances et des contraintes (barrages routiers, interdictions légales, dangers) en repérant des interlocuteurs avant de les contacter par téléphone ou internet ; les réseaux permettent aussi

de déterminer des sujets ou des angles originaux. Néanmoins, ils abolissent en partie la distance géographique qui fait leur avantage : depuis la rédaction centrale d'un média, un rédacteur spécialisé peut faire le même travail de repérage des sujets et sources, de sélection et de contact. Ce n'est pas nouveau, les spécialistes ont toujours utilisé leur carnet d'adresses et leur téléphone pour alimenter leur vision distante, mais les réseaux sociaux décuplent leurs moyens : depuis Paris ou Londres, on peut suivre en direct une polémique qui s'épanouit à Tel Aviv sur Twitter ; depuis New-York, Delhi ou Brasilia, avec Facebook, on peut contacter des sources qui ont assisté à un événement ou en sont proches et se sont signalées en publiant des contenus depuis les territoires palestiniens ; des fonctionnalités de géolocalisation des comptes et des identifiants numériques le permettent. Cette veille à distance permet aussi aux rédactions centrales de mieux formuler des demandes aux correspondants sur place.

Reste que la correspondance ne se réduit pas à un journalisme de l'immédiat. Elle est, depuis toujours, un élément important de la représentation du soi médiatique, de la relation diplomatique et de l'échange culturel. La disponibilité de correspondants sur place, c'est la manière pour un média de se présenter à ses publics sous un jour important, et de faire savoir à son propre environnement politique, économique, social, culturel, qu'il a de la surface, qu'on doit compter sur lui. Le correspondant est aussi, encore aujourd'hui, un représentant de son pays, qui plus est s'il travaille pour un grand média ; aux débuts des agences mondiales, et il n'y a pas si longtemps encore, le chef du bureau local était un peu l'ambassadeur de son pays, il était d'ailleurs parfois lié au corps diplomatique et la frontière entre les rôles d'information par un journaliste à un média et de renseignement d'un délégué à un ministère n'était pas toujours évidente. Aujourd'hui encore, l'ouverture ou la fermeture d'un bureau d'un grand média est une affaire sensible, tant pour le pays d'origine que pour le pays d'accueil. Car la représentation d'un média fait partie de la présence diplomatique au sens large, elle contribue à la manifestation d'une culture de l'un chez l'autre, au même titre que les délégations culturelles et économiques.

La correspondance internationale, vieille affaire du journalisme, est donc une question toujours actuelle. Ce dossier de la revue n'aborde pas tous ces sujets, il se propose d'apporter quelques éclairages fondés sur des études empiriques. Tout d'abord, en

remontant à l'époque de la Guerre Froide vécue depuis l'Allemagne fédérale, Thomas Birkner souligne l'interpénétration des niveaux de la diplomatie qu'exercent un Etat d'une part, les médias d'autre part. L'analyse d'archives lui permet de montrer l'importance des activités des correspondants étrangers dont les effets ne se mesurent pas seulement à la couverture journalistique. En s'intéressant aux correspondants étrangers en France, Jérémie Nicey observe à la fois une réduction des bureaux des médias et un élargissement de la surface de leurs tâches. Il s'interroge quant à la disparition d'un modèle d'organisation et son renouvellement sous des formes nouvelles. Par l'observation de l'activité des correspondants français en Chine et l'analyse de leur production, Jiangeng Sun souligne la très grande difficulté pour les médias à couvrir un pays de si grande importance, en raison des limites imposées à leurs activités par les autorités et la barrière de la langue. Cette capacité des étrangers à percevoir l'altérité politique et culturelle intéresse particulièrement Margarethe Born Steinberger-Elias, elle se demande comment s'agencent les schèmes culturels importés par le correspondant avec les formes locales de perception de la réalité, et si la circulation numérique des discours est de nature à changer la donne. Cette dimension numérique est aussi au centre de l'attention de Antonella Agostino ; après avoir observé les correspondants français et italiens auprès de l'Union européenne, elle conclut que l'internet n'a pas changé fondamentalement le travail des journalistes étrangers qui demeurent très en lien avec leurs sources avec les moyens habituels d'échange. Luciane Fassarella Agnez et Dione Oliveira Moura défendent aussi une certaine permanence du rôle du correspondant en analysant la prégnance du mythe du journaliste envoyé à l'étranger parmi les représentations du métier, être en poste dans une capitale éloignée étant la marque de la réussite professionnelle. Les deux derniers articles de ce dossier se saisissent du sujet d'un point de vue plus socio-historique. Véronique Juneau s'est penchée sur les premiers correspondants de guerre, au cours de la seconde moitié du 19e siècle, elle montre comment se construit la sociabilité des gens de plume parmi les gens d'épée, comment une spécialité se forge un éthos collectif et se taille un espace de légitimité. Enfin, Tania Regina de Luca retrace comment, fin 19e, l'activité des correspondants de la presse brésilienne en poste à l'étranger contribue à l'évolution du paysage médiatique et comment un métier se forme en même temps, ses rôles, ses pratiques, ses contrats de travail.